

Ioana MARCU
(Université de l'Ouest de
Timi oara)

L'identité entre éclatement et refaçonnement dans la littérature issue de l'immigration maghrébine

Abstract: The female main characters of the novels of the Maghrebi immigrant writers live in-between-alienating identity. Shared between two cultures, two communities, without really belonging to one or other, always embodying the "Other" - the one who is foreign to the group, the young "beurettes" ("young Frenchwomen of north-African origins") oscillate constantly between two identities - "the girl-itself" and "the-family-girl / the community girl". They move forward with difficulty, go round in circles and cannot / or have difficulty in finding a way that allows them access to a life free of constraints. In our article, we are interested in Samia, one of the female characters of the novel *Ils disent que je suis une beurette* of Soraya Nini. While symbolizing the "outside", the girl succeeds after a "trip" to reshape her fragmented identity and to find the way towards a "third space", a hybrid space where both cultures and both identities, which characterize her, eventually become reconciled.

Keywords: *identity, in-between, alienation, the other, Soraya Nini*

Résumé: Les personnages féminins autour desquels se construisent les romans des écrivaines issues de l'immigration maghrébine vivent un entre-deux-identitaire aliénant. Partagées entre deux cultures, deux communautés, sans appartenir réellement à l'une ou à l'autre, incarnant toujours « l'Autre » - celui qui est étranger au groupe, les jeunes « beurettes » vacillent sans cesse entre deux identités – « la fille-pour-elle-même » et « la fille-pour-sa-famille / pour-la-communauté ». Elles avancent péniblement, tournent en rond et n'arrivent pas / ou arrivent difficilement à trouver l'issue qui leur permette l'accès à une vie en toute liberté. Dans notre contribution, nous nous intéresserons à Samia, un des personnages féminins du roman *Ils disent que je suis une beurette* de Soraya Nini. Tout en symbolisant l'individu « hors », la jeune fille réussit après un « voyage » éprouvant à refaçonner son identité éclatée et à trouver le chemin vers un « tiers espace » - un espace hybride où les deux cultures et les deux identités qui la caractérisent finissent par se réconcilier.

Mots-clés: *identité, entre-deux, aliénation, Autre, Soraya Nini*

Introduction

Les « intrangères » - les écrivaines issues de l'immigration maghrébine – construisent leurs romans autour des personnages féminins qui vivent un entre-deux-identitaire aliénant. Cette aliénation est la conséquence d'un va-et-vient incessant entre deux cultures, deux communautés, deux identités – « la fille-pour-sa-famille/pour-la-communauté » et « la fille-pour-elle-même ».

Dans notre article, nous nous intéresserons à Samia, le personnage féminin principal du roman *Ils disent que je suis une beurette* de Soraya Nini. Tout en symbolisant l'individu « hors » – hors-famille, hors-communauté, hors-société –, l'« inconnu qui désoriente [car] il n'agit plus selon [les] codes habituels [de la famille], [...] [le] déserteur, [le] transfuge » (Dahoun, 1995 : 48), la jeune fille est obligée de faire un choix : « À quels modèles s'identifier ? À la jeune femme, modèle que ses parents voudraient voir l'incarner ? À cette femme française dont elle envie l'indépendance ? » (Guerraoui, 1997 : 163). Elle finit par choisir le départ qui devient synonyme d'une identité fluide, jamais achevée, qui continuera à s'enrichir grâce aux interactions avec l'Autre.

1. La littérature de l'immigration – (toujours) à la recherche d'une identité (jamais reconnue)

Avant de voir comment le personnage du roman de Soraya Nini, pris « entre les deux » – un « ici » et un « ailleurs » difficiles à identifier et à définir –, réussit à refaçonner son identité éclatée, il faudrait s'arrêter quelques instants sur la littérature de l'immigration ou issue de l'immigration maghrébine qui essaie, elle aussi, de refaçonner son identité éclatée.

Se réclamant de deux espaces culturels et géographiques différents et même contradictoires – la France, par la naissance des écrivain(e)s sur le territoire français, et le Maghreb, compte tenu de l'origine des parents –,

reniée d'un côté et de l'autre de la Méditerranée, cette littérature « hors-normes » est toujours en quête de son identité et essaie de se forger une place au sein de la littérature française et des littératures francophones. Mais, à quel espace appartient-elle vraiment ? Devrait-elle être vraiment incluse dans la littérature française ou s'inscrirait-elle plutôt dans la littérature maghrébine ? Malgré les affirmations de certains critiques selon lesquels la littérature issue de l'immigration maghrébine serait la « sœur cadette » de la littérature maghrébine d'expression française, Christina Jarillot Rodal considère que la littérature produite par les « post-immigrés », en raison des thématiques qu'elle propose, ne peut s'adresser qu'à un seul public, et par extension à un seul espace : le public et l'espace français. Par conséquent, elle devrait être rattachée à la littérature française :

« un critère pour élucider définitivement l'appartenance de ces ouvrages pourrait être celui du public qu'ils visent et du système de distribution dans lequel ils sont intégrés. Un public du Maghreb s'identifiera difficilement avec la problématique des enfants d'immigrants dans les HLM français. Il lui manque des références culturelles, et, dans ces ouvrages, on ne trouve pas d'explications dirigées à un tel public, tandis que le lecteur franco-français est introduit avec soin dans les particularités de la culture maghrébine. » (Jarillot Rodal, 2005 : 131)

Cette littérature frontalière, rattachée souvent à la marginalité, à la périphérie, étant donné sa naissance dans la banlieue, espace problématique, connoté négativement, n'arrive pas à trouver une place convenable et un « nom juste ». Les longs débats à ce sujet créés autour de sa dénomination n'ont pourtant pas abouti à une appellation « correcte », acceptée par toutes les instances littéraires : écrivains, chercheurs, maisons d'édition. Si, à ses débuts, on la désignait « littérature beur »¹, par la suite on l'a appelée « littérature de l'immigration », « issue de l'immigration (maghrébine) », « de la deuxième / seconde génération ». À présent, ces étiquettes sont rejetées parce qu'elles sous-entendraient « rejet », « exclusion », « différence », et mettraient en avant un « soi-disant » caractère documentaire et sociologique de l'écriture. En outre, on insiste sur le fait que les écrivains n'ont jamais émigré, étant nés en France de parents immigrés d'origine maghrébine². D'autres appellations attribuées à cette littérature sont « littérature migrante » et « littérature de l'exil ». Elles sont contestées à leur tour car elles impliquent l'idée de mouvement, de déplacement, de déterritorialisation, de perte de la langue maternelle. L'énumération peut continuer avec « littérature postcoloniale », « littérature mineure »³, « littérature de la diaspora franco-arabe », « littérature de la banlieue », etc. Ces étiquettes ne font pas non plus l'unanimité. Pourrait-on l'appeler alors « littérature des "intrançables" »⁴? Nous considérons qu'il s'agit d'une désignation pertinente qui ne pose plus tant de problèmes et cela parce que le terme « intrançable » renvoie justement au statut incertain de la littérature et des écrivains : il désigne l'individu qui est étranger partout, au sein même de sa famille, de sa société où il devrait normalement se sentir chez-soi.

Produite par des « immigrés indirects », qui ont su convertir « la marginalité et l'exclusion en acte d'écrire » (Albert, 2005 : 152), la littérature issue de l'immigration maghrébine n'a pas obtenu non plus la consécration souhaitée. Trente ans après la parution du premier roman (Mehdi Charef, *Le thé au harem d'Archy Ahmed*, 1983), malgré un nombre assez important d'écrivains issus de l'immigration maghrébine qui ont publié pendant ce temps⁵, on continue à contester la valeur littéraire de ces œuvres et à les considérer comme littérature

¹ Les chercheurs continuent à écrire de différentes manières cette appellation : littérature beur/Beur/beure/« beur ». Cette indécision souligne elle aussi son statut problématique. Nous préférons la graphie « littérature beur ».

² Malgré l'opinion de certains critiques selon lesquels il ne faut pas désigner les écrivains issus de l'immigration maghrébine et la littérature qu'ils créent par des structures rappelant le passé des parents et leur expérience migratoire, nous considérons que ces trois appellations (« littérature de l'immigration », « littérature de la deuxième génération », « littérature issue de l'immigration maghrébine ») à côté de l'étiquette « littérature beur » définissent le mieux cette littérature « à part ». L'immigration est un héritage auquel les post-immigrés ne peuvent pas échapper. Ils seront toujours hantés par les expériences vécues par leurs parents. En outre, ces désignations nous permettent de relier cette littérature aux réalités et à l'espace qui l'ont vue naître : banlieue, immigration, aliénation, entre-deux.

³ Le concept appartient à Gilles Deleuze et Félix Guattari (*Kafka pour une littérature mineure*, 1975). Il renvoie à une littérature produite par une minorité dans une langue majeure (Deleuze et Guattari, 1975 : 29).

⁴ Il semble que le premier à employer ce mot-valise, construit à partir des mots « étranger » et « intérieur », ait été un homme politique allemand d'origine turque, Cem Özdemir, qui a intitulé sa bibliographie *Ich bin Inländer [Je suis un intrançable]*. En France, le terme a été utilisé pour la première fois par Y.B., écrivain d'origine algérienne, dans son roman *Allah superstar* (2003).

⁵ Dans la plupart des cas, les écrivains issus de l'immigration publient deux-trois ouvrages et après ils changent d'occupation. C'est par exemple le cas de Soraya Nini qui a publié un seul roman (*Ils disent que je suis une beurette*, 1993) et qui par la suite

« mineure »⁶ ou « litté-rature ». Si certains critiques ont applaudi son apparition, en y voyant une manière de renouveler la littérature française (grâce à de nouvelles voix, une nouvelle langue, une thématique et des personnages propres) et en même temps la chance de s'affirmer accordée à une couche sociale ayant vécu longtemps dans un profond silence, d'autres, par contre, ont mis l'accent sur sa « mineurité ».

Vu la difficulté de la situer et de la nommer, nous pourrions donc parler d'une littérature « itinerrante », avec une identité éclatée.

2. Un entre-deux-identitaire aliénant

De même que cette littérature se réclamant de deux espaces culturels et géographiques différents et s'efforçant encore de trouver sa place et son identité, les personnages féminins des romans beurs vivent dans un entre-deux identitaire aliénant. Partagées entre un « ici », qui renverse tout ce que la tradition et la religion leur ont appris, et un « là-bas » qu'elles ne connaissent pratiquement pas, les jeunes filles avancent péniblement, tournent en rond et n'arrivent pas/ou arrivent difficilement à trouver l'issue qui leur permette l'accès à une vie en toute liberté car

« quand on naît dans un pays, « ici », alors que vos parents viennent d'un autre pays, « ailleurs », on est d'ici par la naissance (*jus soli*) et on est aussi d'ailleurs par la fidélité affective aux racines parentales (*jus sanguini*). On est d'ici parce qu'on y a grandi et que très souvent on n'a jamais été dans l'autre pays. On est d'ailleurs aussi, même si cet ailleurs on ne le connaît que par les fantasmes ou les souvenirs, souvenirs d'un ailleurs inconnu mais présent. » (Dahoun, 1995 : 66-67)

« Exilées indirectes », « étrangères du dedans », elles sont condamnées à une perpétuelle « migration » entre l'univers intérieur, familial, régi par la tradition, la religion et toutes sortes d'interdits, et l'univers extérieur, de la société, défini par la liberté de bouger, de penser, de s'exprimer. Elles n'arrivent pas à trouver leur place, étant des étrangères dans la société et dans leurs familles. Des « moi » déchirés, des identités mouvantes, les personnages féminins mettent ainsi en commun deux appartenances qui représentent en effet deux altérités : tantôt Algériennes, tantôt Françaises, selon l'endroit où elles se trouvent, elles sont toujours en quête de soi et s'efforcent de se faire accepter, de renverser l'« invisibilité » et l'« illégitimité » qui ont caractérisé l'existence de leurs mères immigrées. Des « filles en marche », êtres en errance / de l'errance, vivant dans une « zone frontalière », elles réclament le droit à une vie authentique, à la parole, à la chance d'évoluer, de changer, de ne pas reproduire le même destin que celui de leurs mères, leurs grand-mères et les autres femmes de leurs familles. Êtres périphériques au sein d'une communauté périphérique, les personnages féminins des romans des « intrangères » demandent à être acceptés non pas comme des individus « à part », mais comme des individus « à part entière ».

Présentant le point de vue de la narratrice, le roman *Ils disent que je suis une beurette* (1993) de Soraya Nini, écrit à la première personne, décrit les expériences marquantes de la vie de la jeune beurette, à partir de ses douze ans et jusqu'au moment où elle obtient le CAP⁷. Les éléments ayant marqué son identité et sur lesquels on insiste sont la famille et l'école.

Dynamique et complexe, l'identité se développe et s'enrichit tout au long de l'existence grâce aux expériences vécues, à la rencontre de l'Autre, et dans le cas de Samia, à l'entre-deux culturel, géographique. À l'identité « interne », « de départ », constituée dès la naissance à la suite du contact avec la cellule familiale

s'est tournée vers la cinématographie, ou de Ferrudja Kessas qui, après avoir publié le roman *Beur's story* (1990), abandonne la littérature en faveur de l'animation « des cours d'alphabétisation auprès des femmes et de jeunes enfants » (Kessas 1990, 4^e couverture). Mais il y a aussi des exceptions, comme Azouz Begag, le plus « prolifique » des écrivains beurs : homme politique, sociologue, écrivain, il a publié une vingtaine de romans et une dizaine d'essais. Un autre nom important de cette littérature est celui de Faïza Guène : son premier roman, *Kiffe kiffe demain* (2004) a été une des meilleures vente de 2004. Pourtant, le chef-d'œuvre de la littérature issue de l'immigration maghrébine est le roman *Georgette !* (1986) de Farida Belghoul.

⁶ Il s'agirait d'une littérature de « second ordre », ayant plutôt une valeur sociologique et documentaire et dépourvue de tout travail esthétique.

⁷ Selon le site du Ministère de l'Éducation nationale, le CAP est un « certificat d'aptitude professionnelle (...) [qui] donne une qualification d'ouvrier ou d'employé qualifié dans un métier déterminé ».

(premier lieu de socialisation) et avec les traditions ancestrales⁸, s'ajoute et s'imbrique une identité « externe », « d'adhésion », résultante des expériences nouvelles, de la relation avec la société, avec l'Autre⁹.

Cet entre-deux identitaire peut être distingué dès les premières pages du roman. La phrase « Je suis née au Paradis, et il paraît que je suis "une beurette", ça veut dire "une enfant d'immigrés » (Nini, 1993 : 9) indique la double appartenance de Samia – Française par sa naissance, immigrée d'origine maghrébine par ses parents¹⁰. Malgré cette double appartenance, la jeune fille n'appartient réellement à aucun des deux espaces, car « non-conforme » à leurs codes. Ainsi, incomprise, dérangeante, déracinée, elle part à la recherche de sa véritable identité. Pour y parvenir, elle doit changer de rôle : d'une fille-pour-les-autres, à l'identité « imposée » ou même « volée », elle se transforme peu à peu dans une fille-pour-elle-même ayant une identité refaçonnée. Par conséquent, son identité évolue, change, pour qu'à la fin elle puisse incarner l'« Arlequin dont l'habit est le résultat de l'apposition de morceaux de tissus disparates et cousus ensemble, composant un patchwork représentant une identité dynamique et multidimensionnelle, et malgré tout structurée en un tout au fur et à mesure du déroulement de la vie. » (Lê, 2011 : 8)

3. La jeune fille-pour-les-autres ou l'identité imposée

La construction de l'identité de Samia commence alors avec la fille-pour-les autres ; il s'agit d'une identité imposée de l'extérieur par la famille, la communauté, la tradition et la religion, difficile à assumer surtout quand on ne s'y retrouve pas.

La jeune beurette se rend vite compte de la différence de statut des garçons et des filles dans la maison : les fils jouissent de la liberté de mouvement, tout leur est permis et pardonné, ils acquièrent même le statut de chef de famille, de « gardiens de l'honneur » ; tandis que pour les filles, les limites spatiales entre lesquelles elles peuvent se déplacer sont beaucoup plus restreintes¹¹ ; elles doivent alors se contenter d'une vie cloîtrée, régie par la tradition et la religion, deux composantes importantes de la culture maghrébine. D'où l'obsession de l'extérieur, de l'interdit, du tabou. Il est vrai que Samia sort de la maison pour aller à l'école, à la bibliothèque, quelquefois à la plage en compagnie de ses sœurs, mais ce qu'elle désire vraiment c'est sortir en ville, le soir, sans mentir à ses parents, sans se sentir coupable, sans craindre la colère de son frère aîné ou de son père. C'est pourquoi dans son cas, le dehors tellement convoité est le pendant d'un intérieur accablant, d'un « dedans-prison ».

À travers le roman, les indices de la vie étouffante menée par la jeune fille sont nombreux ; à plusieurs reprises elle parle de ce mal-être ressenti une fois le seuil de la maison familiale franchi : « j'étouffe dans cette ambiance, je ne la supporte plus » (Nini, 1993 : 72), « j'ai pas de moral, je me traîne [...], je ne me suis jamais sentie aussi mal » (109), « il y a beaucoup de tristesse dans la maison. Elle a fait son nid parmi nous ; peu à peu, sans que nous nous en soyons aperçus, elle a pris sa place ou plutôt, elle s'est incrustée et a fait en sorte de nous éloigner les uns des autres. Elle nous enferme dans un lourd silence [...]. Nous n'avons, mes sœurs et moi, aucune porte de sortie pour lui échapper. J'ai la sensation d'étouffer. » (110), « c'est [...] irrespirable » (111), « j'ai le cœur lourd » (113), « je suis mal [...], j'ai comme l'impression d'avoir mal partout » (117).

Pour quitter cette « prison » asphyxiante, ce « chez-soi » aliénant, Samia doit faire preuve de beaucoup d'imagination ; ainsi une promenade en ville, un après-midi au cinéma ou une fête se transforment dans une

⁸ Il s'agirait alors d'une identité déterminée par « les origines ».

⁹ On pourrait parler alors d'une identité influencée par « l'origine ».

¹⁰ Ce « voyage » entre deux identités, deux espaces (culturels et géographiques), auquel s'ajoute aussi le « voyage » entre deux langues (l'arabe dialectal, « langue de la mère », et le français, « langue maternelle », fait de Samia un véritable Ulysse, toujours en route, à la recherche du véritable « chez soi ». Qu'il soit symbolique ou réel, le déplacement se transforme dans un voyage initiatique difficile, plein d'embûches, où elle risque de se perdre, d'errer – un véritable labyrinthe.

¹¹ Ces limites sont la conséquence de la division de l'espace dans le monde maghrébin. Par tradition, la femme se voit attribuer l'espace intérieur, privé, tandis que l'homme domine l'espace extérieur, publique. Ce n'est qu'avec le premier départ (pour un stage d'animation) que Samia réussit vraiment à passer outre ces limites, ces frontières, à pénétrer dans un espace extérieur longtemps convoité qui s'étend au-delà des murs de la cité : « Enfin nous nous éloignons de cet endroit... Longtemps je me souviendrai de cette première journée de liberté... (...) En fait je ne suis jamais sortie du Paradis pour aller me balader ailleurs, dans une autre ville. Même le soleil est là aujourd'hui, histoire d'imprimer pour longtemps dans mon esprit cette journée pleine de couleurs » (Nini, 1993 : 209).

« victoire à remporter » (Hamoumou, 1986 : 782) par tous les moyens : des arguments bien choisis, des petits mensonges, des sœurs solidaires.

À cet étouffement, s'ajoute le rôle qu'une jeune fille modèle doit jouer au sein de la famille : la sœur-servante qui doit obéir et servir ses frères, la ménagère parfaite qui se prépare pour son futur métier d'épouse docile et de mère. Ce sont des rôles que Samia n'arrive pas à accepter, ce refus étant sa manière de montrer aux autres et à soi-même qu'elle peut être forte et qu'elle peut dépasser son statut de « marionnette » à laquelle on a appris « à respecter [son père], à l'honorer, à respecter [ses] frères et [son] mari, à dépendre du soutien des hommes [...], à plier, à [se] taire, à ne rien dévoiler, à avoir honte, à tout endurer » (Farhoud, 1998 : 149).

Si normalement la religion devait lier les membres d'une famille, représentant « un trait d'union vivant entre [les parents] et leurs enfants [...], un lieu de recomposition [...] et de préservation d'éléments constitutifs de l'identité »¹², Samia la rejette et détruit ainsi ce qui aurait pu l'attacher à ses parents. La jeune fille dit ne pas comprendre cette religion qui ne reconnaît pas à la jeune fille le droit de vivre :

« Ils guettent en nous le réveil de la femme pour mieux l'assommer et l'enfermer [...]. On dirait qu'elle leur fait peur ! Ils préfèrent l'arrêter et l'emprisonner avant que ce soit trop tard [...]. Il paraît que c'est la religion qui veut ça et que chez nous la femme n'a pas le droit de faire telle ou telle chose, en bref, de vivre normalement ! « Ça ne se fait pas chez nous », c'est la phrase magique pour dire qu'il faut absolument rester enfermée ! De toute façon, il n'y a rien qui se fait « chez nous » ! La religion, elle a bon dos quand même ! C'est trop facile ! On ne nous a jamais parlé de la religion ! [...] Et d'un coup, on nous dit que c'est la religion qui nous interdit de vivre comme on le voudrait. » (Nini, 1993 : 123).

En étroite liaison avec la religion, l'honneur de la famille en tant que « vieux fonds de culture maghrébine » (Tersigni, 2001 : 34), demande à la jeune fille de suivre toujours le chemin droit pour que la honte ne couvre pas les siens et cela sous la haute surveillance de sa mère qui, gardienne de la tradition, veut imposer les mêmes règles de vie qu'elle avait dû respecter. Tout écart de conduite (l'arrivée en retard, une promenade à côté d'un jeune homme, des livres « diaboliques ») sera sanctionné d'une manière violente par le chef de la famille, rôle partagé par le fils aîné et le père.

Toute cette vie faite d'interdits, le comportement violent des hommes de la famille, la « perte » de l'identité d'origine sous l'influence de l'école républicaine déterminent Samia à « [s]'organiser dans la tête un exil choisi, secret » (Dahoun, 1995 : 41) placé sous le signe de la solitude, de l'aliénation. Elle ne communique plus, se crée un monde à elle où il n'y a plus de souffrance, plus de tristesse, peuplé de femmes fortes qui réussissent toujours à s'en sortir, ses compagnons qui « [l]'aident à tenir le coup, avant de rencontrer et connaître enfin la liberté » (Nini, 1993 : 120).

Au moment où Samia se rend compte de son identité différente de celle que ses parents avaient envisagée pour elle, la maison devient elle aussi un espace d'affirmation de son altérité¹³ : « La mother [...] doit se rendre compte petit à petit que, malgré la douleur que ça lui cause, nous n'avons pas les mêmes principes de vie. C'est comme si nous ne parlions pas le même langage, la langue arabe qu'elle nous a apprise ne suffit pas à nous rapprocher, il y a eu des interférences » (Nini, 1993 : 234). Incomprise, stigmatisée, la jeune fille décide alors de prendre en main son destin, de rompre avec les liens forts de la tradition et de la religion, d'abandonner un rôle – « la jeune-fille-pour-sa-famille », pour reprendre un autre – « la jeune-fille-pour-elle-même », plus facile à jouer car cette fois-ci réel, désiré, accepté, assumé.

4. La jeune fille pour elle-même ou l'identité refaçonnée

¹² Timéra, M., *Les Soninke en France. D'une histoire à l'autre*. Paris, Karthala, 1996 cité par Quiminal, Diarra, Diouf, Fall, Timéra 1997 : 7.

¹³ Le roman raconte l'histoire d'une jeune fille issue d'une famille immigrée, vivant dans une cité HLM de Toulon. Peu à peu, Samia comprend qu'elle ne pourra pas mener une vie rythmée par les traditions et la religion. Partagée entre ses propres rêves et « les valeurs que veulent lui transmettre ses parents », la jeune fille emprunte un chemin éprouvant « pour conquérir le droit de vivre comme les filles de leur âge » (4^e couverture). Ainsi, aller au lycée, lire, sortir en ville, faire la fête, travailler pour gagner son argent de poche, faire de l'animation et, finalement, avoir le courage de quitter le foyer familial sans avoir la bénédiction des parents représentent des pas vers une liberté tellement convoitée.

Sous l'influence du monde extérieur, de la société, Samia s'oppose peu à peu à sa famille qui veut lui imposer une culture et des coutumes figés dans le temps (avant l'immigration) et dans l'espace (l'Algérie tellement regrettée et aimée), qui permettent pourtant à ses parents de mieux supporter l'exil, le dépaysement.

C'est un événement violent qui change le cours de la vie de Samia. Punie sans aucun regret par Yacine, son frère aîné, la jeune fille jure « qu'un jour ou l'autre, ce fameux chemin "interdit", je le prendrai et seule de surcroît » (Nini, 1993 : 114).

À cela s'ajoute le rôle que l'école commence à jouer dans sa vie. Au début, celle-ci a plutôt une connotation négative, sans arriver à avoir une véritable influence sur le destin et sur l'identité de la jeune fille. Il s'agissait d'un véritable calvaire, une sorte de prison où elle s'ennuyait. La conséquence : elle est envoyée dans la « sixième des nuls. La classe spécialisée des cancras » (Nini, 1993 : 21). À l'ennui, commence à s'ajouter la haine contre tout le monde : la professeur qui se moque d'elle en lui demandant de parler devant la classe de « son pays », l'Algérie (pays que Samia ne connaît pas, car elle n'y a jamais mis les pieds) ; les élèves du « collègue des "normaux" » (23) qui la regardent avec mépris ; les camarades de classe selon lesquels « les Arabes [sont] la dernière race après les crapauds » (52) ; une autre professeur qui n'arrête pas de leur répéter « mais qu'est-ce que vous pouvez être bêtes, j'en ai jamais vu d'aussi bêtes » (50) ; la « pionne » qui se bouche le nez pour faire signe à la prof que Samia et sa copine « puai » (50).

Pourtant, une fois admise en LEP¹⁴, les choses changent. Grâce à toutes les personnes qu'elle y rencontre (professeurs, amis), Samia découvre un autre monde, tellement différent. À l'âge de l'adolescence qui aurait dû entraîner d'autres interdictions en vue de la préservation de l'honneur, garant d'un bon mariage, l'école devient le symbole de la liberté, de la réussite et un élément important dans la construction de son identité qui se transforme après la rencontre de l'Autre. C'est en effet à Mme Sallibert, le professeur de français¹⁵, et à Marianne, la directrice de la maison du quartier, que Samia doit sa nouvelle identité redéfinie, refaçonnée.

La socialisation, les échanges avec l'Autre, la découverte d'un monde nouveau déterminent le personnage à s'éloigner des siens, de sa culture. La conséquence : la rupture, la transgression des lois de la tradition et de la religion, de la parole du père, le départ « non-autorisé ».

« Coupable à leurs yeux d'être [...], dérangeante » (Nini, 1993 : 258), Samia n'hésite pas quand il s'agit de quitter le foyer familial et de franchir (à jamais) le seuil séparant deux mondes tellement différents – le dedans, la famille, avec tout ce qu'elle a de traditionnel, et le dehors, l'inconnu – un véritable défi : « Peut-être qu'elle [la mère] a pensé que je n'oserais pas m'en aller. Mais là, maintenant, elle est obligée de se rendre à l'évidence [...]. J'ai décidé de m'en passer [de l'autorisation du père]. Je ferai ce que j'ai dans la tête [...]. Je ne changerai plus d'avis, je ne changerai rien du tout » (Nini, 257-258). Elle part alors à la recherche d'une identité nouvelle, où s'entremêlent les cultures qui la définissent en égale mesure.

Ce départ acquiert une multitude de significations d'autant plus que la fin du roman est ouverte. Il s'agit premièrement d'une rupture avec le passé, avec la famille et la communauté, avec sa propre histoire. Nous y retrouvons aussi la volonté de ne pas reproduire le même destin que sa mère – femme soumise, docile, victime d'un mariage arrangé à un jeune âge, menant une vie enfermée, le seul endroit où elle pouvait « régner » étant la cuisine ; Samia veut trouver sa propre voie, ne plus se soumettre à qui que ce soit, prendre la parole, refaçonner son identité, légitimer sa propre histoire. Il est question ainsi d'un reniement du modèle maternel.

Le départ exprime aussi le désir de la jeune fille de ne plus être envisagée seulement dans l'espace intérieur, espace féminin par excellence dans l'imaginaire de la communauté maghrébine. Elle veut passer ainsi de « l'invisibilité » à laquelle ont été condamnées les femmes de sa famille à « la visibilité » garantie par sa naissance dans la société d'accueil de ses parents.

En laissant sa fille franchir le seuil de la maison, vers l'extérieur, le tabou, la mère « démissionne » en quelque sorte de son rôle de « vestale de la tradition » (Mangia, 1995 : 55), de gardienne des valeurs ancestrales. Il s'agit finalement d'un échec, car la mère n'a pas réussi à devenir un véritable modèle pour sa fille. En même

¹⁴ Lycée d'Enseignement Professionnel

¹⁵ Dans le roman de Soraya Nini, la langue arabe est la langue de l'autorité, de la tradition, de la religion, tandis que le français acquiert une signification libératrice : c'est grâce au professeur de français que Samia emprunte une nouvelle voie qui la conduira vers la liberté tant rêvée.

temps, étant donné que Samia part en l'absence de son père et de son frère aîné, nous avons affaire à une annulation de l'autorité masculine, du tout puissant chef de la famille. La supériorité des deux hommes devient ainsi illégitime.

Conclusion

La littérature des « intrangères », au statut incertain, portant les empreintes de deux espaces géographiques et culturels contradictoires, crée des personnages féminins ayant une identité éclatée qui doit être refaçonnée. Ainsi, compte tenu de son parcours, de son passage du statut de fille-pour-les-autres à celui de fille-pour-elle-même, Samia incarne l'individu qui refuse une identité préconstruite. Elle désire s'inventer sa propre identité, conforme à ses attentes et non pas à celles des autres (les parents, la communauté, la société). Le chemin qu'elle emprunte la conduit hors de sa famille et risque d'entraîner l'exclusion. Mais, le désir de refaçonner son identité lui donne la force de ne pas y voir une trahison ou un reniement de son passé, mais seulement une « route qui n'a pas de sens interdit » (Nini, 1993 : 258).

Texte de référence:

Nini, Soraya, *Ils disent que je suis une beurette*, Paris, Fixot, 1993.

Bibliographie:

- Albert, Christiane, *L'immigration dans le roman francophone contemporain*, Paris, Karthala, 2005.
- Dahoun, Zerdalia K.S., *Les couleurs du silence. Le mutisme des enfants migrants*, Paris, Calmann-Lévy, 1995.
- Farhoud, Abla, *Le Bonheur a la queue glissante*, Montréal, L'Hexagone, 1998.
- Giles, Ariana, *Entre Être et Devenir. La recherche de l'identité dans trois romans Maghrébins*, in « Honors Projects », Paper 4, 2005, [En ligne] Format PDF disponible sur : http://digitalcommons.iwu.edu/french_honproj/4 (consulté le 10 septembre 2012)
- Guerraoui, Zohra, *L'adolescente d'origine maghrébine en France : quels choix identificatoires ?*, in « SPIRALE - Revue de Recherches en Éducation », 1997, N° 20, p.155-170, [En ligne] Format PDF disponible sur : http://spirale-edu-revue.fr/IMG/pdf/9_Guerraoui_Spi20Fp.pdf (consulté le 10 septembre 2012)
- Hamoumou, Mohand, *L'honneur perdu : les relations parents-enfants dans les familles d'immigrés algériens*, in : « Annales. Économies, Sociétés, Civilisations », 41e année, n° 4, 1986, p.771-788, [En ligne] Format PDF disponible sur : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ahess_0395-2649_1986_num_41_4_283312 (consulté le 8 septembre 2012)
- Jarillot Rodal, Christina, *La littérature des maghrébins francophones et des turcs germanophones: défi pour le canon littéraire national de la France et de l'Allemagne?*, in « Horizons maghrébins. La Francophonie arabe: Pour une approche de la littérature arabe francophone », no 52, Presses Universitaires du Mirail, Mohamed Habib 2005, p. 130-138
- Kessas, Ferrudja, *Beur's story*, Paris, L'Harmattan, Coll. « Écritures arabes », 2007 [1990].
- Lê, Anne-Laurence, *Identités décomposées/identités recomposées : panorama des courants théoriques de l'étude des représentations des identités culturelles et interculturelles*, in Sébastien Rouquette (dir.), *L'identité plurielle. Images de soi, regards sur les autres*, Clermont-Ferrand, P. U. Blaise Pascal Clermont-Ferrand, 2011.
- Maalouf, Amin, *Les Identités meurtrières*, Paris, Grasset, 1998.
- Mangia, Anna-Maria, *Les rôles féminins dans les romans « beurs »* in Charles Bonn (dir.), *Littératures des Immigrations. 1) Un espace littéraire émergent*, Paris, L'Harmattan, 1995, p. 51-61.
- Quiminal, Catherine/Timera, Mahamet/Fall, Babacar/ Diarra, Hamédy, *Les jeunes filles d'origine africaine en France. Parcours scolaires, accès au travail et destin social*, in « Migrations Études. Revue de synthèse sur l'immigration et la présence étrangère en France », n° 78, décembre 1997, p.1-19, [En ligne] Format PDF disponible sur : <http://www.soninkara.com/telechargements/Download/D.P.L.N./fichierProd868.pdf/> (consulté le 10 septembre 2012)
- Tersigni, Simona, *La virginité des filles et l'« honneur maghrébin » dans le contexte français*, in « Hommes et Migrations », N° 1232 - Juillet-août, 2001, p. 34-40, [En ligne] Format PDF disponible sur : http://www.hommes-et-migrations.fr/docannexe/file/1232/1232_05.pdf (consulté le 10 septembre 2012)